

PSEUDONYME : KENNIL

CONCOURS PHILOSOPHER

La technique est-elle synonyme de progrès?

Travail présenté à

Concours Philosopher 2010

Le 21 mai 2010

Nombre de mots : 1995

Dans le contexte de nos sociétés postindustrielles, caractérisé pas une emprise sans précédent de l'homme sur son environnement, où la technologie ne sert plus qu'à modifier efficacement la nature au profit des besoins humains, mais également à réguler les rapports sociaux via des institutions dont l'organisation et l'interaction sont complexes, il est plus que pertinent de se questionner sur la valeur de la technique humaine, sur son rapport à l'être. Les individus et les groupes jouissent-ils, actuellement, du fruit de l'évolution scientifique et des développements techniques de l'histoire, ou en sont-ils victimes?

Les défis auxquels l'humanité est confrontée, tels la grande pauvreté, qui fait foi de l'incapacité des hommes à gérer efficacement les ressources auxquelles ils ont accès, et l'éventualité des problèmes sécuritaires qui risquent d'affecter les nations du monde suite aux effets incertains des changements climatiques, et nombres d'autres dangers, la liste étant longue, permettent de douter de la capacité de la technique à faire progresser l'humanité et à procurer le bonheur aux êtres humains.

Le libellé «La technique est-elle synonyme de progrès?» propose que la technique humaine puisse être à l'origine d'un progrès qui reste à être défini, mais dont l'existence est sous-entendue dans la question. Ceci dit, afin d'être en mesure de statuer si la technique engendre ou non le progrès, il importe d'élaborer les définitions générales de ces deux concepts clés. Cependant, nous verrons que l'issue de la question repose essentiellement sur les différentes conceptions philosophiques de la technique et du progrès.

Le concept de technique puise son sens dans celui de la *technè* grecque, qui s'est développé tout au long de l'antiquité à travers une multitude d'auteurs, d'Homère à Platon et Aristote. On en retiendra la définition de ce dernier, qui pourrait se résumer comme suit : La *technè* est une disposition permanente et acquise, fondée sur la faculté de créer et accompagnée de la raison, ayant comme visée ce qui pourrait être, et dont la fin est un résultat qui existera dorénavant indépendamment de l'activité qui l'a fait naître et dont la valeur est supérieure à celle-ci¹. Autrement dit, dans son sens instrumental, la technique est un dispositif, un moyen par lequel l'homme modifie la nature pour arriver à ses fins.

La notion de progrès, quant à elle, est plutôt délicate, car en marge des tentatives de définition du progrès s'impose le relativisme anthropologique, qui met en évidence la variété culturelle des processus d'évolution. Considérons, tout de même, deux de ses conceptions. Au siècle des lumières, le progrès est perçu comme étant cumulatif, c'est-à-dire que l'on croyait que le bien, la raison, la vertu et le bonheur se développaient constamment. Condorcet est l'un des seuls philosophes de ce siècle, avec son ami turgot, à avoir théorisé sur le progrès. En 1795, il explique, dans *L'Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, que le progrès est historique, la raison échappant de plus en plus à la dégénérescence. À contre courant, Jean-Jacques Rousseau écrit, dans *Émile*, que «tous les esprits partent toujours du même point [...] il n'y a point de vrai progrès de raison dans l'espèce humaine.»

¹ Reformulation personnelle de l'explication de Cornélius Castoriadis, dans le *Dictionnaire de Philosophie*, chez Albin Michel et encyclopedia Universalis, 2006, p. 1968

C'est finalement à la fin du XIXe siècle que la notion de progrès connaît son apogée, fondée alors sur les innovations techniques des différentes vagues d'industrialisation. On remarque qu'ici le progrès est essentiellement fondée sur la technique, perçue comme moteur du progrès des sociétés, alors qu'on a auparavant traité du progrès en posant les concepts de vertu, bonheur et raison.

C'est là que réside le cœur du problème, où le progrès technique peut être envisagé sans le progrès moral. Si le développement des techniques peut engendrer un progrès industriel ou scientifique (la technique précèdent souvent la théorie qui explique son action), l'amélioration de l'efficacité avec laquelle les humains modifient la nature pour arriver à leurs fins mène-t-elle à l'amélioration des conditions d'existence des individus? Quel progrès humain pour chaque nouvelle technique développée? À l'ère de la toute puissance de la science, dont la crédibilité est rarement remise en question, les hommes sont-ils plus sages qu'ils l'étaient à l'antiquité? À considérer l'ampleur de la misère humaine, on en doutera. On pourrait argumenter que les hommes actuels jouissent, minimalement, d'une connaissance dont l'étendue est supérieure à ce qu'elle n'a jamais été. Mais encore, cela est contestable, la connaissance n'étant pas répartie également entre les êtres, et sa nature étant souvent restreinte à des domaines technico-scientifiques, par opposition à ce que l'on pourrait nommer la connaissance de soi et la recherche du bien.

Alexis Carrel, prix Nobel de médecine en 1940, affirme, dans son livre best-seller «L'homme, cet inconnu», que «La civilisation a pour but, non pas le progrès de la science et des machines, mais celui de l'homme.» Il dit également que «Le plus grand malheur que la civilisation scientifique a apporté aux hommes est l'oisiveté.» Voilà qui rejoint les

propos de Rousseau, qui explique que l'homme, à l'état de nature, est heureux, mais qu'il est rendu malheureux par les besoins créés par l'avènement de l'industrie et du développement des techniques. Ainsi, l'on conçoit que le véritable progrès humain ne saurait être déterminé uniquement par l'augmentation du pouvoir d'action sur la nature et de l'efficacité par laquelle cette action est mise en œuvre. Le progrès humain devrait plutôt être évalué selon le critère de la plus grande quête de l'homme : le bonheur.

Cependant, comment peut-on expliquer les manifestations de la technique ayant fait évoluer les conditions d'existence de l'homme? N'est-ce pas la maîtrise d'outils nouveaux et le savoir acquis de leur utilisation, tels le feu, le couteau, la roue, ou encore la machine et l'électrification, qui expliquent que l'être humain se soit graduellement, au fil de son histoire, libéré des contraintes naturelles qui l'oppressaient? Certes oui, mais il serait aussi facile d'évoquer les malheurs humains engendrés par la technique, tels l'exploitation des travailleurs lors des premières révolutions industrielles, la rationalisation, par les nazis, des méthodes d'extermination, où l'utilisation des armes de destruction massives contre des populations civiles au nom d'impératifs supérieurs. Dès lors, nous sommes tentés de proclamer la neutralité de la technique, puisqu'il apparaît que celle-ci puisse être autant profitable que néfaste.

Il est vrai que considérée pour elle-même, la technique puisse sembler être neutre, car sa seule valeur est l'efficacité. Cependant, si l'on choisit d'utiliser telle ou telle technique à telle ou telle fin, on ne choisit pas le bagage des techniques qui nous sont accessibles, car celui-ci est le fruit d'une longue évolution historique. Ainsi l'ensemble des techniques existantes conditionne la vie sociale. Le «choix» des techniques utilisées et des fins pour lesquelles elles le sont n'est donc pas le seul responsable des effets de son

utilisation sur la condition humaine. La nature même des techniques fait qu'elles ont une influence déterminante sur les individus et les sociétés, et la marge de manœuvre de l'utilisateur est souvent illusoire. Considérons, pour comprendre cette affirmation, que les techniques ne se concrétisent pas seulement de façon matérielle, mais qu'elles sont étendues à l'organisation sociale, l'appareil le plus puissant que l'homme aie créé étant le réseau réglé, par les institutions, des rapports sociaux. La liberté fondamentale de l'homme est remise en question par les effets de la socialisation et, plus globalement, du contexte social dans lequel il évolue. Or ce contexte est, actuellement, celui d'une société technicienne où les rapports humains sont rationalisés et schématisés. Pour s'illustrer ce phénomène, on peut songer à la technocratie si souvent critiquée par le sens commun, ou à la pesanteur et la lenteur apparentes des processus décisionnels dans nos institutions. Dans son livre *Le système technicien*, Jacques Ellul s'insurge contre l'illusion de la neutralité de la technique, expliquant que celle-ci n'est plus qu'un déterminant de la réalité humaine, mais qu'elle s'est élevée dans la société moderne en système, au point d'en être la spécificité première.

Pour Karl Marx, chez qui la technique prend la forme des forces productives, la technique est toujours positive. Peu importe ce qui est produit, ce qui compte, c'est au nom de quels besoins humains des objets sont produits, et au profit de qui. Ainsi, Marx valorise la technologie capitaliste, mais en dénonce l'utilisation. Il faut avouer que cette conception se rapproche de celle de la neutralité de la technique, qui propose que tout dépend de l'utilisation que l'on en fait. Pourtant ce n'est pas tout à fait exact. Marx pose que la technique est positive par essence, non pas qu'elle est neutre. Seulement, elle peut-être détournée et nuire à l'homme, au même titre que la machine peut être un moyen

d'augmenter le bien-être des hommes, facteur de progrès ou, à l'inverse, engin maléfique susceptible de se retourner contre son utilisateur pour l'asservir. Il y a un parallèle à faire entre l'explication de l'incidence du système technique moderne sur la liberté des hommes et les conséquences néfastes du développement technique sous le capitalisme; leur point commun est le caractère intrinsèquement négatif de la technique moderne. Au même titre, sinon de façon plus radicale, qu'au sujet des effets écologiques de cette technique, on critiquera, comme nous l'avons déjà fait, l'illusion de sa neutralité, mais également l'autonomisation de la technologie.

On constate que la technique n'est pas véritablement au service du progrès humain, puisqu'elle tend à supplanter la liberté humaine en s'érigant en système difficilement irréversible, en plus d'engendrer des bouleversements naturels d'une telle ampleur qu'on peut s'imaginer que ceux-là aussi soient irréversibles. Il ne faut pas non plus penser l'état actuel des choses comme une fatalité, car la faille de la précédente réflexion est de considérer la technique moderne comme étant complètement autonome, plutôt qu'en tant qu'orientation d'ensemble de la société moderne. Reconnaître les effets négatifs de la technique moderne est une chose, en déduire que l'homme perd toute sa liberté face à elle en est une autre. La leçon à retenir, ici, sera qu'il peut s'avérer dangereux de fonder sa confiance sur les seules capacités techniques que nous possédons, sans considération pour les réalités vis-à-vis desquelles ces capacités sont impuissantes. À titre d'exemple, nous pouvons évoquer les techniques de la science économique, grâce auxquelles nous pouvons expliquer avec justesse la manière dont le marché libre, en situation de crise, finit par se réguler lui-même, sans pour autant être en mesure d'éviter la misère humaine engendrée par ces crises lorsqu'elles surviennent.

Comment suppléer, alors, à cette insuffisance de la puissance technique? Peut-être faut-il repenser notre rapport à elle. Le philosophe Martin Heidegger proposerait que l'on retrouve l'essence de la technique afin de pouvoir la surplomber. Autrement dit, qu'il ne faille pas renoncer à la technique en soi, mais modifier la place que nous lui avons accordée afin de regagner notre maîtrise sur elle.

Tout demeure donc une question de choix, ce qui implique que l'homme doit faire appel à bien autre chose qu'à sa capacité à déployer sa technique. Être de raison, mais aussi de passion, l'homme, par sa liberté naturelle, quels que soient les déterminismes qui l'affectent, a la possibilité de développer une morale qui le guide dans ses choix. Croire aveuglément que la technique aura raison de tous les maux de l'humanité, comme le font ceux qui évoquent des solutions technologiques avancées, à la limite de la science fiction, afin de régler des problèmes dont la source est souvent de nature plus politique que technique, est une négation de cette faculté humaine de poser des jugements moraux. Pourtant, si l'on se réfère à une conception plus humaniste du progrès, dont le bonheur serait la fin et la vérité le moyen, il semble que l'introduction d'une dimension morale dans nos choix serait plus apte à faire évoluer l'humanité que la simple foi en nos capacités techniques.

Dans tous les cas, il faudrait admettre que, s'il n'y a pas de solution miracle, la technique n'est pas, par essence, synonyme de progrès.